

# Mettre le Québec à sa place



Jean-François Lisée

L'auteur est chroniqueur. Il a dirigé le PQ de 2016 à 2018. Il a publié « Par la bouche de mes crayons ». [jflisee@ledevoir.com](mailto:jflisee@ledevoir.com)

Pour tout vous dire, je retenais mes larmes, l'autre soir, en écoutant Céline Dion nous raconter son drame. Sur NBC, puis sur TVA, nous étions d'innombrables millions, un peu partout dans le monde, à tendre la main vers un mouchoir, tant était émouvante la petite, mais énergique enfant de Charlemagne, que le talent a portée vers les sommets et qui jure y revenir malgré les tourments que lui inflige son corps.

Pour tout vous dire, j'étais subjugué par la maîtrise des codes du gigantisme, de ceux du protagoniste contraint à l'héroïsme tragique et de ceux du déchirement amoureux conjugués par Denis Villeneuve, l'enfant de Bécancour, dans Dune qui est, selon Steven Spielberg, un des plus grands films de science-fiction jamais tournés.

Pour tout vous dire, je n'en revenais pas que l'émission américaine phare 60 Minutes déroule un tel panégyrique de Yannick Nézet-Séguin, ce chef d'orchestre fils de Montréal, qu'on s'arrache désormais d'une salle symphonique à l'autre.

Le César du meilleur film étranger à Monia Chokri, née à Sainte-Foy d'un père tunisien, pour l'intimiste Simple comme Sylvain, gagnant contre Oppenheimer, excusez du peu, n'équivaut-il pas à du bonheur national en bouteille ?

Non, mais est-ce normal, cette créativité qui tire des Québécois vers les sommets mondiaux de la qualité et du respect ? Vous me direz, c'est en culture. Il faut bien être au-dessus de la moyenne en quelque chose. Détrompez-vous : Yoshua Bengio, Québécois d'adoption qui est un des pères de [l'intelligence artificielle](#), anxieux que sa progéniture tourne mal, est parmi les 100 personnes les plus

influentes de la planète cette année, selon Time. On le consulte depuis l'ONU et la Maison-Blanche.

Mais c'est l'économie qui compte, non ? Admettons. Avez-vous remarqué que nous devons désormais refuser l'entrée à des multinationales étrangères qui se bousculent à notre portillon pour profiter de ce que nous avons mis près de 75 ans à bâtir : notre énergie propre et notre système d'éducation ? Refuser des investissements étrangers, vous en connaissez beaucoup, de nations, qui sont riches à ce point ?

Notre réputation, vous dites ? Lorsqu'on calcule que, ces dernières années, un demi-million de migrants temporaires — travailleurs, demandeurs d'asile, étudiants — ont franchi nos frontières, sans compter les permanents, ne doit-on pas en tirer la conclusion que nous sommes spectaculairement attractifs ? Car, vous l'aurez remarqué, sur votre globe terrestre, nous ne sommes pas exactement à la porte à côté, mais plutôt au bout du bout des circuits de migration. Il faut faire exprès, le vouloir très fort, pour atterrir ici. Ces migrants savent peut-être quelque chose sur nous, notre qualité de vie, notre filet social, nos libertés, que nous nous refusons peut-être de nous dire à nous-mêmes, entre deux tirades — justifiées — contre nos cônes orange, nos listes d'attente en chirurgie et nos écoles mal climatisées.

Dans le fatras d'avancées et de reculs, de hauts faits et de ratages, que constitue l'histoire d'un peuple, se pourrait-il qu'on trouve dans notre récit un fil rouge qui atteste que la nation québécoise est (cramponnez-vous) exceptionnelle ? Je vous sens sceptique. J'appelle mon premier témoin : Charles de Gaulle. Saviez-vous que, réfugié à Londres après l'invasion allemande, il estimait que les Français devaient, dans cette épreuve dont on ne connaissait pas la durée, afficher une même farouche endurance que les 60 000 colons français abandonnés en 1759 sur les rives du Saint-Laurent ? Nous étions son étalon or de la résilience dans l'adversité. Il y reviendra plusieurs fois, évoquant avec admiration la « persévérance inouïe » des Québécois.

Je ne prétends pas que nous sommes, en tout temps, exceptionnels. Mais songez qu'en 1960, les jeunes francophones de 21 ans affichaient une éducation moindre que celle des Noirs américains du

temps, alors victimes d'un racisme sans nom. Puis, face à une cible montante chez tous nos voisins, nous avons porté notre taux de diplomation postsecondaire des 25-64 ans plus haut (71 %) que celui des Américains (50 %) et plus haut que tous les pays du G7. Tous. Si vous ne trouvez pas cela exceptionnel, je ne peux rien pour vous.

Si seulement nous n'étions pas aussi obtus et fermés, non ? Ben, à quoi faites-vous référence ? À notre taux de bilinguisme, le plus élevé sur le continent ? Au fait que les membres des minorités, y compris visibles, sont plus présents sur notre marché de l'emploi qu'en Ontario, surtout les femmes, et qu'ils sont mieux payés que chez nos voisins ? Au fait que notre Assemblée nationale est exactement représentative de la diversité de la population (12 % de minorités visibles, 20 % de non francophones) ?

Peut-être, direz-vous, mais on porte un lourd passé xénophobe. Voyons voir : alors que les colons espagnols et britanniques pratiquaient le génocide des Autochtones, nos ancêtres furent les seuls sur le continent à négocier et à signer, en 1701, une « Grande Paix » avec 39 chefs autochtones. En 1798, des juges montréalais ouverts d'esprit déclarent l'esclavage des Noirs illégal au Québec, 26 ans avant sa disparition dans le Haut-Canada, 36 ans avant le reste de l'Empire britannique et 65 ans avant l'émancipation des Noirs américains. Puis, en 1832, notre Parlement, à majorité patriote (l'ancêtre du [Parti libéral du Québec](#) et du [Parti québécois](#)), vota une loi accordant la pleine citoyenneté aux juifs, ce que le reste de l'Empire britannique ne fera que 29 ans plus tard.

Percevez-vous une tendance, ici ? Ne serions-nous pas, en fait, des précurseurs ? N'avons-nous pas, avant d'autres, accepté la différence homosexuelle, les couples gais, le [droit à l'avortement](#), celui aux soins de fin de vie ? Après une période terrible de dépossession des Autochtones, n'avons-nous pas été les premiers, avec [René Lévesque](#) en 1984, à reconnaître leur existence comme nation, puis à signer les premiers traités modernes — Convention de la Baie-James, paix des braves. N'est-il pas vrai que, selon le recensement de 2016, dans les provinces anglophones, les Autochtones vivant en réserve et connaissant leur langue d'origine ne dépassent pas les 46 %, alors qu'au Québec, c'est 80 % ?

Laissons Monia Chokri parler des femmes. Quand elle va en France, elle ose déclarer au Monde : « J'ai toujours l'impression d'un voyage dans le passé, de revenir 30 ans en arrière sur certains sujets, notamment sur les violences faites aux femmes, l'égalité, la tolérance, l'immigration. J'aime ce pays, mais je le trouve violent. C'est très différent au Québec, où il est très mal vu de se comporter en autocrate, de ne pas être gentil, respectueux avec tous. »

Imaginez : jusque dans les années 1960, les femmes étaient, ici comme ailleurs, des citoyennes de seconde zone, forcées par les curés à être dominées et fertiles. C'est pourquoi notre révolte laïque est imbriquée dans celle des femmes, et si fortement ancrée en nous.

Voyez, à l'étranger, le bien que Chokri dit du Québec. Denis Villeneuve explique aux Américains comment son expérience québécoise a teinté sa lecture de Dune. Nézet-Séguin a fait à 60 Minutes un éloge de la qualité de vie montréalaise inestimable. Chacun sait, de Milwaukee jusqu'au bout du Zimbabwe, que Céline vient d'une famille modeste de cette bizarre partie francophone du Canada, qui produit des êtres et des talents exceptionnels.

La modestie est une de nos grandes qualités. Entretien, peut-être, par un environnement qui nous est souvent ouvertement hostile et accusatoire. On se contente d'être « pas pires ». On n'ose pas aller plus loin. Mais si, mettre le Québec à sa place signifierait reconnaître que cette place est à part ? Pas parfaite, mais historiquement admirable ? En fait, exceptionnelle ? Ce serait une audace folle. On ne pourrait se le permettre, je pense, qu'une fois par année. À la fête nationale.